

Et penché vers l'Américaine triomphante, il continua sa route à travers une foule de plus en plus compacte.

C'en était fait de l'avenir d'Amice. Elle le comprit, serra à deux mains son cœur brisé, et s'efforça de puiser du courage dans la grandeur même de son sacrifice.

En quittant son bureau, Paulin et sa femme vinrent chercher leur fille, elle se laissa tranquillement emmener ; ses larmes se trouvaient séchées ; elle avait résolu de bannir à jamais de son cœur celui qui l'avait eue assez faible pour préférer l'amour d'un homme à l'éternité de son Dieu.

— Combien tu dois souffrir ! lui murmura Clotilde dans un baiser.

— Tu te trompes, répondit Amice, c'est fini.

La fête s'apaisait. Avec lenteur la foule s'écoulait. On gagnait ses quartiers respectifs. Le mouvement et le bruit recommençaient le soir avec un entrain plus grand encore. Clotilde manquait de cerises, et Mercédès n'avait plus un bijou. Heureusement le banquier avait promis de s'approvisionner pour le soir. Les recettes montaient d'une façon fabuleuse. A travers les groupes et les boutiques circulaient des reporters, prenant des notes sur leur carnet, des dessinateurs d'actualités, esquissant l'aspect général de la kermesse.

Puis enfin les orchestres se turent, et ce fut seulement vers huit heures que les marchandes se retrouvèrent à leur poste.

Mais alors la fête semblait mille fois plus pittoresque. Des lanternes chinoises étalaient partout les fantaisies de leurs dessins, les oppositions de leurs couleurs et de leurs formes. Les arbres semblaient porter des fruits lumineux. On se voyait à travers une illumination de féerie. Les orchestres jouaient des valses de Klein, et les promeneurs marchaient sur un tapis de fleurs tombées de toutes les mains et de tous les corsages. Au dehors de l'enceinte la foule grossissait curieuse, haletante, avide de voir à son tour le paradis interdit, irritée de n'en pouvoir franchir le seuil, faute de cinq francs d'entrée exigibles au tourniquet. Après avoir patienté, elle s'exaspéra. Elle avait soif de voir les beautés aristocratiques dévouées à une œuvre de charité, de fiôler ces vendeuses titrées, d'entendre les boniments de ceux qui tenaient des spectacles ou qui faisaient tourner des chevaux de bois : et subitement, rendue hardie par le nombre, elle marcha du côté des barrières, riant des sergents de ville réduits à l'impuissance, et sous un effort progressif les balustrades craquèrent, puis tombèrent brisées. Alors eut lieu une scène d'indiscriptible désordre. Les grandes allées de la kermesse furent envahies, et le populaire jeta ses mots railleurs, en prenant ses coudées franches. Heureusement la fête touchait à sa fin ; il ne restait plus rien dans les boutiques si fringantes le matin, et les marchandes fatiguées ne demandaient qu'à monter en voiture, et à regagner leurs hôtels.

Tandis que Clotilde dînait avec Mercédès, Amice, assise sur son lit, racontait à sa mère ce qui venait de se passer.

Julie approuva sa fille d'avoir résisté au penchant qui l'entraînait vers Valgras ; elle la blâma doucement de s'être exposée au danger de revoir un homme dont le souvenir lui reviendrait souvent ; mais en présence de la douleur d'Amice, elle trouva plus de caresses que de reproches.

— Nous n'en parlerons plus jamais, maman, n'est-ce pas ? dit la pauvre enfant. C'est fini, c'est bien fini !

La vie continua monotone comme par le passé ; les préoccupations de Julie au sujet de la santé de sa fille, la mélancolie profonde de celle-ci éloignèrent la famille Paulin-Gilbert d'An-

dré et des siens. Sauf Clotilde, on s'en aperçut à peine dans la maison du nouveau millionnaire. André s'était fait le satellite de Bozan de Breuil ; Mélanie gravitait autour de l'éclatante Mercédès et de la triomphante Joséfa. La passion du luxe ne grandissait pas seulement dans l'esprit d'André et de sa femme ; ils devaient envieux. La soif de faire parler d'eux, d'égaliser les magnificences du grand financier les tenait continuellement en éveil. Mélanie faisait chaque jour de mystérieuses visites chez un agent de change. André, lancé dans la spéculation, acceptait des mandats d'administrateur pour une foule de compagnies dont les rouages échappaient à sa perspicacité. Il éprouvait une joie enfantine à lire son nom dans la liste des honneurs représentant un des degrés de la puissance financière. Bozan de Breuil, pris de vertige, créait des lignes de chemin de fer, entreprenait des creusements de canaux, fondait des banques, montait des sociétés contre tous les sinistres imaginables, et des assurances contre les dangers les plus variés. On prévoyait la grêle, la sécheresse, le feu du ciel, les épizooties, le chômage, l'incendie, la maladie, les accidents. On organisait des sociétés pour le placement des employés, on garantissait des caissiers ; on cherchait des isthmes à percer, des montagnes à éventrer. En même temps des savants se réunissaient sous l'égide de Bozan de Breuil, afin de trouver le moyen de produire l'électricité à bas prix, et de l'employer comme moteur unique. Et chacune de ces compagnies fonctionnait ; ces sociétés prospéraient, la hausse se produisait sur toutes les actions. On eut dit que la prospérité du financier assurait celle de la France entière. Il était en ce moment dans Paris la grande autorité en matière d'argent. Depuis l'Écossais Law jamais un homme n'avait mieux jonglé avec les capitaux, et joui de la fortune publique. Dans leurs salons élégants les hommes accoutumés à la richesse patrimoniale secouaient la tête, et se demandaient comment tout cela finirait, et espérant un certain nombre, entraînés par l'exemple, aventurant les capitaux disponibles.

— Le taux de la rente baisse, disaient-ils en manière d'excuse, il faut bien faire travailler l'argent, si l'on souhaite garder le même chiffre de revenus ; mieux vaut hasarder quelques spéculations, que de pressurer ses fermiers.

Les gens pourvus de petites économies les tiraient des tiroirs, des tire-lires et des bas de laine, pour les jeter dans la spéculation, et chaque soir ils s'endormaient et rêvaient que la fortune arrivait dans leur logis en secouant sa corne d'abondance.

Bourgeois, marchands, ouvriers, domestiques, se disputaient les valeurs émises par Bozan de Breuil. La foi en lui était sans limite, il triomphait ouvertement, pleinement, s'enflait de son succès, et paraissait le roi de ce Paris où les royautés sont si éphémères.

On eut dit qu'une fièvre de spéculation s'était emparée de toute la France, car la province suivit la capitale ; les maisons de Paris eurent des succursales, les affaires de Bozan s'entendaient et promettaient ou menaçaient de tout envahir.

Un jour qu'elle quittait Mélanie, Julie dit à son mari :

— Peut-être avons-nous tort de ne pas risquer les vingt mille francs de dot d'Amice ; si nous montrions plus de courage, elle aurait avant deux mois trois cent mille francs... Vois, les actions de l'Union-Universelle ont monté subitement de mille francs...

— Qui sait à quel taux elles descendront ! répliqua tranquillement Paulin. Je ne serai sans doute jamais riche, mais je ne